

J'accuse... !

Mesdames et Messieurs les passants,

Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous me faites, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre ville, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus ineffaçable des taches ?

Puisqu'ils ont osé, j'oserai aussi, moi. La vérité, je la dirai, car j'ai promis de la dire. Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice. Et c'est à vous, Mesdames et Messieurs les passants, que je la crierai, cette vérité, de toute la force de ma révolte d'honnête arbre. Pour votre honneur, je suis convaincu que vous l'ignorez. Et à qui donc dénoncerai-je la tourbe malfaisante des vrais coupables, si ce n'est à vous, les habitants ?

La vérité d'abord sur ma condition d'arbre en ville.

Emprisonné dans un pot misérable, on tolère ma survie à condition que mes branchages restent inoffensifs et que ma couronne n'empiète pas sur la voie publique. Le sol – ma nourriture ! – est devenu trop précieux pour qu'il m'en soit laissé davantage que des miettes. Survivre chaque jour devient acte de bravoure. Sans liberté de germer, me reproduire m'est impossible. L'heure est grave tant la grave fait défaut — comment a-t-on pu espérer que je pourrais vivre et me développer dans 9 m³ de terre ?

Citadines et citadins, désireux de nature mais enracinés au bitume, vous n'avez d'autre choix que d'acquérir une terre (cuite hélas, donc inerte) pour empoter – sur un coin de fenêtre, un balcon – un chétif succédané de vie végétale.

Pourtant, sans moi, la ville se meurt. Je produis votre air pur, des ombres et de la fraîcheur, modère vos nuisances sonores, offre gîte et couvert à une faune d'asphaltés, dégage une délicate beauté jalonnant les saisons — la liste de mes bienfaits est trop longue pour être ici dressée. Et je n'ai pas à tout dire, qu'on cherche, on trouvera (la bibliothèque n'est pas loin).

Telle est donc la simple vérité, Mesdames et Messieurs les passants. Mais cette lettre est longue, et il est temps de conclure.

J'accuse les souterraines constructions (parkings, métros, centres commerciaux, cinémas...) de coloniser la ville en profondeur.

J'accuse les réseaux (eau, électricité, fibre optique, chauffage à distance...) d'occuper sans ménagement mon sol urbain.

J'accuse le bitume d'avoir été l'ouvrier diabolique de l'imperméabilisation des sols.

J'accuse la voiture de s'être rendue complice, tout au moins par faiblesse d'esprit, d'une des plus grandes iniquités du siècle.

Enfin, j'accuse les faiseurs de ville d'avoir couvert cette illégalité, par ordre, en commettant à leur tour le crime d'acquiescer sciemment un coupable.

Quant aux éléments que j'accuse, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom du végétal qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me tailler ou m'abattre, que le tronçonnage ait lieu au grand jour ! J'attends.

L'arbre en ville

PS : Nos excuses à Emile Zola et à ses lecteurs pour le détournement peu scrupuleux de son plaidoyer de 1898.